

Le « Félix Roussel » appareillait, il quittait majestueusement le quai du port de Marseille, la grande aventure commençait...

Accoudée au bastingage, Giliane regardait avec mélancolie s'amenuiser les silhouettes de ses parents, venus les accompagner à leur embarquement. Elle était leur fille unique et la décision de leur gendre, de repartir dans ce pays en guerre les avait choqués, craignant pour la sécurité de leur enfant.

À côté d'elle, son mari, Jean Maurel, jeune ingénieur rejoignait son poste à Radio Sud Viêt-Nam, pour lequel, avec l'accord de son épouse, il avait postulé avec succès.

Il passa son bras autour de ses épaules et la serra tendrement contre lui.

— Courage ma chérie, ces trois années seront vite passées, tu verras comme ce pays est magnifique, tu te feras de nombreux amis et ton esprit si curieux de tout, trouvera mille sujets de s'émerveiller. Tu n'auras pas le temps de t'ennuyer, tu pourras écrire, téléphoner, les liaisons radio sont facilement accessibles, peindre, te promener, visiter des quantités d'endroits que sais-je, ce dépaysement ne pourra que te faire le plus grand bien et te changera très agréablement, de la routine que nous avons vécue à Paris. Crois-moi, ma chérie, le temps passera vite, je puis te l'affirmer.

— Je l'espère, mais c'est tout de même pour moi, l'inconnu et une rupture totale avec mon passé.

— Pas du tout ma douce, puisque je serai toujours à tes côtés, nous allons être enfin libres de nous aimer et si heureux, je te le promets mon petit amour.

Giliane ne répondit pas et se replongea dans ses pensées.

C'était une jeune femme ravissante et très attachante, pas d'une beauté classique, de taille moyenne, mais un corps bien fait, des seins superbes, blonde naturellement bouclée, de grands yeux d'un vert profond pailletés d'or et ce qui ne gâchait rien une intelligence remarquable, avide de connaissances et curieuse de tout. Elle pratiquait depuis son enfance l'art de la peinture, qu'elle avait appris à aimer auprès de son grand-père paternel, excellent artiste amateur, qui lui en avait inculqué les rudiments et qui était devenu une passion chez elle.

Son père, officier de carrière et sa mère, issue de la grande bourgeoisie suisse, l'avaient élevée très sévèrement. Elle ne connaissait pratiquement rien de la vie, trop protégée par des années d'internat dans des pensions religieuses, ceci afin de ne pas perturber ses études, qui furent excellentes, par les trop nombreux changements de garnisons de son père.

Contre ses aspirations personnelles, n'étant nullement attirée par l'enseignement, celui-ci exigea qu'elle entrât à l'école Normale pour devenir institutrice et professeur par la suite, si elle désirait poursuivre.

Son premier poste dans une école maternelle la découragea totalement et elle décida de préparer en secret les concours de diverses Administrations. Les P.T.T. lui ayant signifié les premiers son admission, elle demanda un sursis de nomination, afin de terminer son année scolaire, ce qui lui fut accordé. Elle venait d'atteindre sa majorité et lorsqu'elle annonça à ses parents qu'elle avait démissionné de l'enseignement, son père entra dans une violente colère, mais ne put que s'incliner devant sa stricte volonté

et elle rejoignit rapidement son poste au Central téléphonique du Régional à Paris.

Sa mère tint absolument à l'accompagner, chez des cousins qui demeuraient dans une grande propriété à Fontainebleau, auxquels elle avait téléphoné et qui avaient accepté avec plaisir de la recevoir, en attendant de trouver un logement convenable à proximité de son lieu de travail.

Elle les connaissait très bien les retrouvant chaque année, lors de ses vacances d'été passées en Suisse, chez sa grand-mère maternelle. Ils la reçurent avec affection. Ayant l'esprit beaucoup plus large que ses parents, ils avaient fort bien compris la situation.

Quinze jours après, elle emménageait dans un ravissant studio, cuisine, douche, Rue de Douai, à l'angle du Square de Vintimille, à deux pas de Pigalle, ce qui l'enchantait, car elle venait de s'inscrire à l'École des Beaux Arts du Ministère des P.T.T. et à la Grande Chaumière. La Place du Tertre devint son P.C., elle y rencontra de nombreux artistes dont certains devinrent par la suite des grands noms de la peinture.

Son travail lui convenait parfaitement, pouvant ajuster ses horaires, selon ce qu'elle désirait faire. Elle se mit à fréquenter les salles de spectacle, cinéma, music-hall, théâtre et souvent l'opéra.

Les dimanches où elle était libre, elle allait chez ses cousins qui la recevaient toujours avec grand plaisir.

Lors de l'un de ces repas de famille, elle fit la connaissance du fils de leurs voisins, jeune ingénieur Jean Maurel, 24 ans, grand, très bel homme, châtain clair aux yeux noisette, élégant et distingué, qui tomba immédiatement sous le charme de cette délicieuse jeune fille. Le coup de foudre fut réciproque et leur idylle démarra sur les chapeaux de roues, encouragée par ses cousins, qui, le connaissant depuis l'enfance, le savait brillant et surtout capable de séduire les parents de Giliane.

Il était en instance de départ pour le Viêt-Nam, où il avait demandé d'accomplir son service militaire, ajourné à cause de ses études. Il lui restait trois semaines avant son embarquement et il était désespéré. Amoureux fou, il lui demanda de s'engager avant son départ par des fiançailles officielles. Un peu choquée par la rapidité de cette décision, mais très éprise également, elle téléphona à ses parents pour les informer et leur demander leur avis. Ceux-ci, ayant déjà été discrètement prévenus par leurs cousins, ne montrèrent pas un enthousiasme débordant, mais, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, acceptèrent de se déplacer, pour assister à cet événement.

D'excellente famille, Jean fit immédiatement leur conquête et leur parut un gendre très acceptable. Giliane reçut une très belle bague en diamants en guise de leur foi.

Les jours filaient rapidement, Jean et Giliane passaient ensemble, tous les moments disponibles qu'elle avait en dehors de ses heures de service, il l'adorait et elle en était aussi de plus en plus amoureuse.

Une semaine avant son départ, en rentrant du spectacle, il lui demanda d'accepter qu'il passât la nuit avec elle. Elle n'eut pas le courage de le renvoyer et le laissa entrer.

Il la prit dans ses bras et commença à la couvrir de baisers, prenant sa bouche avec une ardeur qui l'effraya quelque peu, car, s'ils avaient déjà échangé baisers et caresses, ils ne s'étaient encore jamais trouvés dans une pareille intimité. Elle se sentait défaillir, il devenait de plus en plus impatient, déboutonnant sa robe et son soutien-gorge pour dénuder ses seins. Il poussa un cri d'exclamation qui la mit en émoi.

— Chérie comme tu es belle, tu as les plus beaux seins que j'ai jamais vus, il commença à en sucer les pointes et elle fut incapable de se défendre tant cela éveillait en elle d'étranges sensations. Il enleva sa robe et tout en la caressant la débarrassa de sa petite culotte. Nue, il l'étendit sur le lit, puis, se déshabillant lui-même rapidement, il

s'allongea tout contre elle. Elle commençait à être réellement effrayée, n'ayant jamais vécu cela, il le sentit et la rassura.

— Sois sans crainte mon amour, tu sais combien je t'aime, nous allons nous quitter pour de longs mois, je t'en supplie, sois mienne, donne moi cette preuve de ton amour, que je puisse emporter avec moi ce souvenir merveilleux qui m'aidera à supporter cet éloignement cruel.

Tout en prononçant ces paroles, il la caressait, l'embrassait partout, faisant courir sa langue sur ce corps qu'il découvrait et qu'il adorait, elle était encore plus belle que dans ses rêves et il avait une peur terrible de la perdre.

Elle répondait maladroitement à ses initiatives, ignorant tout du sexe, il prit sa main et la guida vers sa verge, elle se raidit instinctivement, jamais elle n'avait eu ce genre de contact avec lui. Certes, elle avait souvent deviné ses ardeurs, lorsqu'il la pressait contre lui en dansant, mais sentir la chair à nu, l'impressionna terriblement. Elle essaya de la caresser, c'était doux et chaud et Jean poussa un gémissement de plaisir.

— Oui ma chérie, oui gémissait-il sans cesser de l'embrasser et de la caresser.

Elle commençait quelque peu à perdre la tête, goûtant au fruit défendu. Ils étaient fiancés et allaient être séparés, pourquoi ne pas lui donner cette preuve qu'il désirait tant. Elle décida alors de s'abandonner à cette sensation délicieuse qu'elle éprouvait, il le sentit et sa bouche se rapprocha de son intimité, elle eut un sursaut de pudeur lorsqu'il la mouilla abondamment. Puis, la croyant enfin prête, il s'allongea sur elle et, tout en l'embrassant passionnément la pénétra.

La douleur violente lui fit pousser un hurlement et elle se mit à saigner. Jean devint fou d'inquiétude, il la regarda complètement horrifié.

— Mon Dieu mon amour, tu étais vierge ! Je croyais que tu connaissais, que tu acceptais, pourquoi ne m'avoir

rien dit ? Je t'ai fait souffrir, pourras-tu jamais me pardonner supplia-t-il.

Elle sanglotait doucement, il la serra contre lui la couvrant de baisers, elle se calma peu à peu et commença à se reprendre en le voyant si désespéré. Elle ne savait comment réagir et lui expliqua que jamais elle n'avait connu un autre homme, tout juste quelques petits flirts en Suisse lorsqu'elle allait passer ses vacances chez sa grand-mère et qui se réduisaient à d'innocents baisers volés.

Il lui conseilla de se rendre dans la salle bain et de se toiletter, l'eau fraîche adoucirait certainement la douleur et c'est ce qu'elle fit.

Il la suivit pour l'imiter et elle osa le regarder. Sauf en image, elle n'avait jamais vu de corps masculin, elle le trouva beau et harmonieux, mais la « chose » de taille plus que respectable l'impressionna réellement, ainsi, c'était cela faire l'amour, elle se demanda quel plaisir on pouvait prendre à de tels rapports, elle avait bien lu quelques bouquins traitant du sujet, mais c'était loin de la réalité qu'elle venait de connaître. Et elle en eut peur pour l'avenir.

Il l'aida à changer les draps puis ils s'allongèrent de nouveau l'un contre l'autre, mais il ne la toucha plus, se contentant de la caresser et l'embrasser, malgré l'immense désir qu'il avait de son corps magnifique.

Ils finirent par s'endormir.

Giliane se réveilla la première. Jean reposait à côté d'elle et elle le détailla longuement. C'était réellement un homme très beau. Elle pensa que peut-être, elle avait mal réagi dans l'affolement de ce rapport inconnu, qu'elle redoutait tout en le désirant elle aussi. Jean ouvrit les yeux et, la voyant le découvrir, lui sourit,

— Bien dormi mon cher trésor malgré ta souffrance, si tu savais combien je regrette de t'avoir imposé une telle épreuve.

Elle le rassura en souriant, lui affirmant qu'elle avait eu plus de peur que de mal, qu'il ne fallait surtout pas qu'il se

sente coupable le moins du monde. C'était uniquement de sa faute à elle, qui aurait dû lui avouer franchement, qu'elle était encore vierge.

Il prit sa bouche, avec une douceur et une tendresse infinie et elle lui rendit son baiser avec ardeur. Plein d'espoir, il se remit à la caresser.

Il n'avait réellement, jamais été si follement amoureux avant elle. Ses rapports avec les femmes, plus sexuels que sentimentaux, ne l'avaient pas vraiment préparé à une telle situation. Il s'avouait avoir été extrêmement maladroit, manquant totalement d'expérience avec une vraie jeune fille, car c'était bien la première fois que ça lui arrivait. En général, les femmes qu'il avait approchées avaient plutôt apprécié ses performances.

Il sentit que son ardeur commençait à se manifester et eu peur de sa réaction. Elle commençait aussi à ressentir une drôle d'impression, un désir de lui, montait doucement mais inexorablement en elle. Elle lui rendit ses caresses, tout en se disant qu'il fallait, pour l'avenir de leur couple, faire un effort, peut-être la deuxième fois serait-elle moins traumatisante ? Jean se faisait de plus en plus entreprenant et elle s'abandonna. Elle sentit soudain qu'elle était mouillée et se demanda ce qui lui arrivait, Jean s'en aperçut et en fut infiniment satisfait.

— Chérie, tu me désires aussi n'est-ce pas ? Veux-tu me permettre d'essayer encore, je voudrais tellement pouvoir te faire l'amour sans te faire souffrir, je ne veux pas que tu restes sur une si mauvaise impression, ta mère ne t'a donc jamais expliqué cela ?

— Oh non, jamais nous n'aurions osé aborder ce sujet absolument tabou chez nous et je le regrette, oui mon amour, je veux bien recommencer, mais sois aussi doux que possible.

Il la mouilla soigneusement, abondamment et, se glissant sur elle essaya de la pénétrer avec infiniment de précautions. Si ce fut encore douloureux, elle n'en laissa

rien paraître et il commença à s'agiter timidement en elle. Finalement, ce n'était pas si désagréable et si elle n'y prit aucun plaisir, du moins elle souffrit beaucoup moins que la première fois et, lorsqu'il se répandit en elle avec un gémissement sourd, elle sentit une profonde émotion l'envahir : elle était devenue femme !

Il se retira lentement comme à regret, elle était brûlante et très étroite. Il avait joui, mais elle ? Il la contempla, la vit souriante et en fut infiniment soulagé. Il avait eu si peur de la blesser encore !

Il se leva et, la prenant dans ses bras, la souleva comme une plume et la porta dans le cabinet de toilette.

— Il faut bien te toiletter mon cher amour, sais-tu au moins que c'est ainsi que l'on fait des bébés et que je ne voudrais pour rien au monde te laisser un si désagréable souvenir.

Elle le regarda interloquée, pourquoi si « désagréable souvenir » et lui posa franchement la question :

— Tu n'aimes pas les enfants Jean demanda-t-elle anxieuse ?

— Pas précisément, je n'ai jamais vraiment songé à cette éventualité, cela ne sera pas dans un avenir immédiat en tout cas, surtout dans notre situation actuelle. Bien entendu, si dans le futur nous voulons fonder une vraie famille, il faudra bien en avoir un jour, très lointain sûrement. Je veux tout d'abord, profiter au maximum de la vie et de notre amour, avant que de voir se déformer un corps aussi parfait que le tien, ce serait pêché que de te faire ça ma chérie.

Elle ne répondit pas et resta un moment songeuse, elle n'aimait pas ce qu'elle venait d'entendre, mais ils étaient très jeunes et, comme il le disait peut-être avec raison, ils avaient largement le temps d'y penser.

La dernière semaine passa à une vitesse folle, elle s'était arrangée pour avoir trois jours de congé pour les passer avec lui. Ils avaient refait plusieurs fois l'amour et

Giliane, si elle n'y prenait encore que très peu de plaisir, ne détestait franchement plus.

Toute la famille alla l'accompagner au train qui l'emmènerait à Marseille où il devait embarquer sur le « Pasteur » navire transport de troupes en direction de l'Extrême-Orient. Sa mère pleurait toutes les larmes de son corps et Giliane elle-même, ne pouvait se retenir, Jean les serrait contre lui à tour de rôle, sans oublier son père, lui aussi profondément ému. Lorsque le train quitta la gare, elle sentit comme un déchirement, comme il allait lui manquer !

Les semaines et les mois passaient inexorablement, ils s'écrivaient chaque jour, il lui parlait de ce pays qu'il trouvait magnifique. Il était en Annam, dans un petit poste qui s'appelait « Josette », pas d'attaques sérieuses, quelques incidents de temps en temps sans gravité, mais pas de mort ni de blessés graves à déplorer. Tous les mois il « descendait » à Hué et passait deux ou trois jours en ville. Il lui parla de cette citée royale, très belle et chargée d'histoire, de ses longues promenades en sampan sur la célèbre rivière des parfums, mais lui disait aussi, combien elle lui manquait et combien il la désirait follement, le retour était lointain encore et il fallait vivre cette séparation le mieux du monde, puisqu'ils n'y pouvaient rien changer.

Elle allait très souvent au début, visiter les parents de Jean qui l'adoraient, mais elle commençait quelque peu à se lasser, de voir chaque fois sa mère en pleurs, ce qui la démoralisait et elle commença à espacer petit à petit ses visites prétextant, ce qui était d'ailleurs la vérité, avoir moins de temps de libre, préparant un concours d'inspecteur, qui lui demandait beaucoup de travail.

Elle recommença à sortir, soit avec une collègue de bureau qu'elle aimait beaucoup, soit en passant du temps sur la Butte Montmartre à discuter avec ses amis peintres.

Dans une de ses lettres, Jean lui dit qu'il allait se renseigner s'il y avait possibilité de l'épouser par procuration, cela pouvant être accordé aux militaires en campagne au Viêt-Nam. Elle en fut étonnée, mais ne voulant le peiner et n'y croyant d'ailleurs pas, lui répondit de faire comme il le désirait. Il n'en fit plus jamais mention dans aucune de ses lettres. Il se montrait jaloux et lui posait tout un tas de questions sur ce qu'elle faisait, lui demandant pourquoi ses parents se plaignaient de la voir moins souvent. Il trouvait le temps très long, pourtant il semblait attaché à ce pays qu'il aimait beaucoup.

Les mois succédaient aux mois. Plus d'une année s'était ainsi écoulée, qui lui avait paru finalement assez courte contrairement à Jean. Petit à petit elle avait repris ses habitudes de sortir au théâtre ou au cinéma de temps en temps.

Un après-midi, sa collègue, qui était amie avec un guitariste de grand renom, lui proposa de les accompagner au music-hall, où passait un chanteur très connu de ses relations, qui lui avait offert des places pour son spectacle. Elle accepta, car elle aimait beaucoup sa voix et cela lui faisait plaisir de sortir un peu de la routine.

Elle adora et le chanteur l'impressionna beaucoup, il avait une voix de velours et beaucoup de charme, quoiqu'il ne fût pas de la première jeunesse.

À la fin du spectacle, ils allèrent vers sa loge pour le féliciter, il y avait déjà beaucoup de monde qui réclamait des autographes, qu'il signait souriant. Lorsqu'il aperçut son ami, il lui fit signe d'avancer et tant bien que mal ils parvinrent à sa porte. Il les fit rentrer rapidement et la ferma soigneusement à clé. Il se dirigea vers sa table de maquillage pour ôter la crème épaisse qui recouvrait son visage, tout en les invitant à s'asseoir.

Il se changea rapidement derrière un paravent et se montra enfin complètement naturel. Il s'avança vers eux pour leur serrer chaleureusement la main. Apercevant Gi-

liane, il resta quelques secondes sans voix, tant sa beauté lui coupa le souffle, il prit sa main et la porta à ses lèvres, sans lâcher son regard, dans lequel elle pût y lire toute l'admiration qu'il avait pour elle, ce qui l'émut, de la part d'un artiste aussi connu que lui.

Il les invita à souper, ce que ses amis acceptèrent, Giliane n'avait pas ouvert la bouche.

Un léger coup à la porte, les prévint que la voie était libre et qu'ils pouvaient se faufiler discrètement vers la sortie.

La soirée fut charmante, le repas, dans un restaurant chic mais discret, délicieux. Giliane était littéralement subjuguée, il avait certainement plus de quarante ans, tout le charme que donnaient aux hommes une certaine maturité et une galanterie raffinée. Il proposa de la raccompagner jusqu'à son domicile et elle accepta. Lorsqu'en refermant la portière, il lui demanda de lui donner son n° de téléphone, elle le fit volontiers, flattée qu'il puisse s'intéresser à elle. Il la quitta en lui embrassant encore la main.

Elle ne parla pas à Jean de cette sortie dans sa lettre quotidienne, elle ne voulait pas le rendre malheureux, son moral n'était pas des plus brillant. Elle lui avait envoyé deux photos, prises au Jardin des Plantes et il avait été très heureux. Elle alla voir ses cousins et les parents de Jean le dimanche suivant, mais ne mentionna pas non plus cette soirée.

Elle lisait dans sa chambre, lorsque le téléphone se mit à sonner, elle alla décrocher, pensant que c'était certainement son amie. La voix chaude d'André lui demanda si elle pouvait se rendre libre pour souper avec lui ce soir, il viendrait l'attendre devant la porte de son immeuble. Elle n'avait rien de prévu et décida d'accepter. Il l'emmena dans un charmant restaurant infiniment discret, hors de Paris. Il se montra d'une gentillesse et d'une simplicité extraordinaires, il était véritablement sous le charme.